

Les derniers feux d'Alexandrie.

L'écrivain Lawrence Durrell l'avait surnommée la "Capitale de la mémoire". Soixante ans après la publication du "Quatuor d'Alexandrie", la cité semble l'avoir perdue. Le patrimoine Belle Époque disparaît sous les bulldozers pendant que le régime d'Al-Sissi réprime à tout-va. Pourtant, des artistes, des intellectuels, des guides et même des hommes d'affaires tentent de préserver le legs de cette ville qui fut la plus ouverte d'Égypte. Et de faire perdurer un peu de l'esprit du "printemps arabe".

PAR PIERRE SORGUE — PHOTOS SIMA DIAB

DELA VILLA, IL NE RESTE RIEN. RIEN QU'UNE PARCELLE DE TERRE BRUNE ÉTOUFFÉE PAR LES IMMEUBLES AUTOUR, dans ce quartier au cœur d'Alexandrie. La belle demeure méditerranéenne de la fin du XIX^e siècle, avec ses colonnades et sa tourelle d'angle octogonale, était en ruine depuis longtemps. Elle a été rasée en septembre dernier et c'était une étrange manière de célébrer un anniversaire : il y a soixante ans, en 1957, Lawrence Durrell publiait *Justine*, le premier volet de son monumental *Quatuor d'Alexandrie*. C'est dans cette maison, où les Ambron, riches mécènes, l'avaient accueilli durant la seconde guerre mondiale, qu'il avait commencé à imaginer son chef-d'œuvre. Il y vécut avec Eve Cohen qui inspira *Justine*, y rencontra l'artiste peintre Cléa Badaro qui donna son prénom au dernier roman du *Quatuor*, y fréquenta ceux qui alimenteraient ce qu'il appelait son « *Livre des morts* » dans les lettres écrites à son ami Henry Miller sur du papier à en-tête du British Information Office. L'une des plus importantes fictions du XX^e siècle est donc née ici, installant durablement le mythe moderne d'Alexandrie en cité méditerranéenne et commerçante, cosmopolite et poétique, mélancolique et érotique (« *Cinq races, cinq langues, une douzaine de religions ; cinq flottes croisant dans les eaux grasses de son port. Mais il y a plus de cinq sexes...* »). Celle que d'innombrables exilés ont pleurée dans leurs livres de souvenirs après •••



Deux pêcheurs sur la corniche d'Alexandrie, le 24 novembre 2017.

••• que Nasser eut nationalisé l'économie puis chassé les étrangers et les juifs suite à la crise du canal de Suez, guerre éclair déclenchée par les Britanniques, les Français et les Israéliens en 1956; celle dont des cohortes d'« écrivains voyageurs » ont cherché l'esprit, de vieux cafés Art déco en pâtisseries aux noms français, de Club grec en Hôtel Cecil, ressassant la « décadence » de la cité devenue égyptienne et répétant ce vers de Cavafy, « le vieux poète » grec qui hante le *Quatuor* : « *Et fais tes adieux à cette Alexandrie qui s'en va.* » Vision orientaliste et

En levant le nez sur les corniches, colonnades et balcons de pierre des façades, on imagine ce que ce patrimoine pourrait attirer comme touristes, dans une ville qui désespère de les voir revenir.

coloniale, ont tempêté nombre d'intellectuels égyptiens en jetant parfois hâtivement l'œuvre de Durrell avec l'eau du bain anti-impérialiste. Mais plus tard, cette villa Ambron fut celle d'Effat Nagui, peintre égyptienne importante qui y vécut avec son mari, l'artiste Saad Al-Khadem. Effat était aussi la sœur de Mohamed Nagui, le pionnier de la peinture moderne égyptienne.

N'importe où ailleurs, un tel pedigree aurait valu d'être élevé au rang de monument culturel. Mais les affairistes d'Alexandrie n'ont que faire de ces villas et veulent en finir avec les vénérables immeubles dans lesquels les prix des locations sont bloqués alors que le neuf offre bien plus d'étages et des loyers libérés. L'architecte Mohamed Awad se bat avec son Alexandria Preservation Trust pour défendre ces édifices de styles néo-classique, néo-renaissance, néo-mauresque, Art nouveau... Quarante ans que ce fils d'Alexandrie (« *deux grands-mères grecques, deux grands-pères égyptiens* ») essaie de convaincre les puissants que ces architectures sont le reflet du métissage dans cette « *fenêtre ouverte de l'Égypte* ». Mais les lois de protection sont inefficaces et les inscriptions au patrimoine mondial aussi peu respectées aujourd'hui qu'hier. La chute de la maison Ambron est une défaite de plus : « *Je n'ai plus d'espoir qu'Alexandrie puisse être sauvée, le laisser-faire ruine les efforts pour conserver la ville* », dit, en français, le monsieur replié parmi les œuvres d'art dans sa villa, elle aussi assiégée par les immeubles clinquants de Kafr Abdou, le quartier devenu le préféré des nouveaux riches.

Certes, la disparition de ce confetti d'histoire n'a pas bouleversé la métropole de plus de cinq millions d'habitants, principal port du pays, qui enfle dans le plus grand chaos au gré de l'exode rural. Mais pour nombre d'autochtones, intellectuels et artistes surtout, cette destruction fut le triste témoin d'un esprit de la ville toujours plus menacé. Le symbole aussi de l'état du pays. Ne serait-ce que parce que

personne ne vint s'opposer aux engins, le matin du 19 septembre : toute manifestation de rue est interdite dans l'Égypte du maréchal Al-Sissi, la moindre critique du pouvoir peut conduire en prison.

Reste la pédagogie : sur son compte Facebook, Save Alex propose des « *circuits découverte* » en direction des jeunes générations. Il s'agit, affirme l'architecte Ahmed Hassan Mustafa, 38 ans, enseignant à l'université, « *de convaincre que ce patrimoine fait partie de l'identité d'Alexandrie, tout comme les vieilles maisons ottomanes du quartier turc* ». Les visites sont parfois conduites par Zahraa Adel Awed, la guide amoureuse de cette Alexandrie Belle Époque : « *90 % des lycéens ou étudiants qui participent à ces tours sont des enfants originaires de Haute-Égypte ou du delta du Nil, il est important de leur apprendre à aimer la ville* », dit-elle. D'une rue où glisse un antique tramway à l'autre, encombrée des vieux taxis jaune et noir, Zahraa aide à retrouver les fantômes littéraires : ici, le club Mohamed Ali où E.M. Forster (auteur d'*Howards End*) avait ses aises, là, l'appartement de Cavafy transformé en musée que presque personne ne visite, plus loin, le bureau de Durrell puis, dans un immeuble « *vénitien* » du bord de mer, la pension Fouad nommée Miramar dans le roman (paru en 1967) de Naguib Mahfouz où elle reflétait les changements d'un pays tout entier... En levant le nez sur les corniches, colonnades et balcons de pierre des façades, on imagine ce que ce patrimoine pourrait attirer comme touristes, dans une ville qui désespère de les voir revenir.

Comme tant d'autres organisations, Save Alex est née quelques mois après la révolution de 2011 : « *C'était l'époque où tout le monde s'engageait dans des mouvements civiques. En tant qu'architectes, nous voulions défendre la ville* », raconte Ahmed Hassan Mustafa. Il y avait de quoi faire : profitant du désordre puis de la faiblesse du gouvernement de l'islamiste Morsi, les mafias de l'immobilier démolissaient à tour de bras pour construire toujours plus haut et plus mal, moyennant corruption et prête-noms. Il s'agissait aussi de défendre les espaces publics quand les laideurs poussées le long de la corniche bouchent l'horizon, que les bars ou les plages privées ont colonisé la baie : « *Les gens n'ont même plus droit à la mer, je suis de la première génération qui n'a pas eu accès à la plage* », raconte Mustafa, 25 ans, parti depuis au Caire, et dont la remarque revient souvent parmi les moins de 30 ans qui manifestaient en janvier 2011.

S

EPT ANS APRÈS, L'ÉPHÉMÈRE RÉVOLUTION NOURRIT DÉJÀ LA NOSTALGIE de celle que Durrell appelait « *capitale de la mémoire* ». Certes, personne n'a oublié que la première étincelle fut la mort de Khaled Saïd, battu par la police dans un cybercafé de la ville en juin 2010. Mais le récit collectif raconte aussi que les mois suivant le ren-

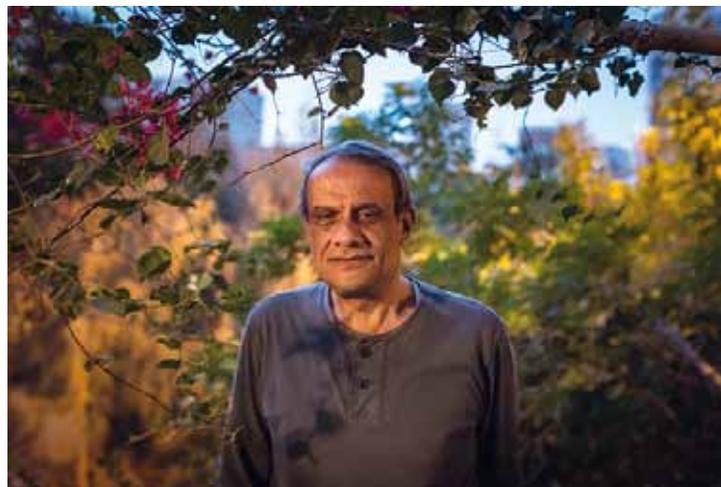
versement de Moubarak furent comme une renaissance : des bars et des librairies ouvraient partout, les initiatives culturelles se multipliaient, trois maisons d'édition étaient créées, la musique envahissait les places, on dansait dans les rues investies par le festival Nassim El-Raqs, créé par la Française Émilie Petit avec la complicité du chorégraphe et danseur Mohamed Fouad. « *En 2011, nous filmions The Mice Room dans la rue, avec chariot, micros et lumières, sans autorisation... Pendant un an, la rue fut à nous* », complète Mohamad El-Hadidi, barbu jovial à l'origine de la compagnie indépendante Ruffy's Films avec cinq autres cinéastes. Les réseaux sociaux ouvraient la jeunesse au reste du pays et du monde, mais elle retrouvait aussi le chemin des vieux cafés du centre où les artistes entretenaient une atmosphère libérale. Pour l'écrivain Alaa Khaled, « *C'était comme si la classe moyenne et les intellectuels retrouvaient la ville. Ils avaient déserté l'espace public sous Moubarak qui avait abandonné la rue aux islamistes. Alexandrie fut un bastion des Frères musulmans et des salafistes. Mais en 2011, puis 2013 avec les manifestations contre Morsi, la ville redécouvrait qu'elle était fondée sur la diversité et* •••



En haut, un vendeur de barbe à papa sur la corniche. Ci-dessous, une station de tramway dans le centre-ville. En service depuis 1860, le Rami Tram est l'un des plus vieux du monde.



Des façades de style vénitien, œuvres de l'architecte Giacomo Alessandro Loria, sur la corniche.



L'écrivain Alaa Khaled veut croire que le réveil des intellectuels, avec la révolution de 2011, permettra de préserver l'ouverture et la diversité de la ville.

••• *L'ouverture.* » Celle qui s'est toujours aimée frondeuse face au Caire, avait même voté majoritairement pour Hamdine Sabahi, le candidat de gauche, lors de la présidentielle de 2012 qui vit la victoire de Mohamed Morsi. Alaa Khaled veut croire que les germes sont plantés durablement : « *Il y a une espèce de conscience de ce que nous avons gagné, nous sommes réveillés* », affirme-t-il, pendant que la sono de la pâtisserie Délices, où il est attablé, susurre *Aline* de Christophe puis *Tombe la neige* d'Adamo.

Mais pour beaucoup, le « printemps arabe » s'est achevé avec le coup d'État militaire de 2013. Le maréchal Al-Sissi a certes châtié les Frères musulmans, mais il réprime aussi toute velléité libérale, sa police arrête, torture et emprisonne militants comme homosexuels. Les autorités ont bloqué l'accès à des centaines de sites d'information dont la version arabe de *Mada Masr*, l'un des rares médias indépendants. La lutte contre le terrorisme, excuse cardinale pour la répression, n'a pas empêché l'attentat d'avril dernier qui a tué 17 personnes et blessé 48 autres devant la cathédrale copte d'Alexandrie, pas plus que l'attaque de la mosquée Al-Rawda, dans le Sinaï Nord, qui a fait au moins 305 morts le 24 novembre. La situation économique désastreuse, la dévaluation et l'inflation assombrissent encore le tableau. Dans le studio de Sidi Gaber, où il répète avec les deux autres musiciens du groupe électro-rock Telepoetic, le bassiste et psychiatre Mohamed Desouky regrette « *l'émotion de la révolution. Nous pensions pouvoir faire quelque chose pour notre pays, mais les choses ont changé et nous nous sommes repliés sur des positions plus égoïstes* ».

La décision du gouvernement de geler les fonds étrangers apportés aux ONG et associations culturelles aggrave le désenchantement et la précarité. L'un des plus importants donateurs a plié bagage et le Centre culturel jésuite, l'une des principales institutions, doit trouver d'autres financements pour ses écoles de journalisme, de cinéma, ses ateliers de musique ou de théâtre, tous gratuits. « *Nous préserverons ce qui peut l'être, mais nous sommes fatigués* », dit très diplomatiquement Sami Creta, le Libano-Égyptien responsable des projets

culturels. Pendant ce temps, des jeunes filles de l'atelier théâtre répètent la pièce qu'elles ont écrite sur la nuit d'avant les noces, celle des femmes entre elles : avec beaucoup d'humour, elles n'éluent rien, ni le rôle assigné à l'épouse ou à la mère, ni la question du foulard, ni les règles frappées d'impureté ou la selle du vélo jugée trop sexuelle... Tant pis si les puritains y trouvent à redire. « *Cette ville a toujours été un peu plus tolérante que les autres, il faut qu'elle le demeure* », estime Sami Creta.

L'ENJEU EST DE TAILLE. Et l'on dirait qu'un peu partout l'urgence est de renouer des fils avec un passé plus ouvert et tolérant. Alors que le doyen d'un département de l'université d'Alexandrie interdit l'entrée aux étudiantes portant des jeans déchirés ou des vêtements trop collants parce qu'« *ils exposent les corps d'une manière inopportune* », Hussam Rashwan, collectionneur passionné des peintres modernes alexandrins, dit son bonheur d'avoir participé – avec la Française Valérie Didier Hess, directrice des ventes chez Christie's – au très beau et récent catalogue raisonné des œuvres de Mahmoud Saïd (1897-1964) qui a peint les paysages égyptiens avec une belle énergie et les corps nus des Égyptiennes avec une grande volupté. « *Je pensais qu'on aurait un problème, mais le livre a passé la censure, je ne sais même pas pourquoi* », raconte Hussam Rashwan avec le sourire d'un gamin farceur. Pendant que certains rasant la villa Aghion (dessinée dans les années 1920 par Auguste Perret), la villa Cicurel (bâtie dans les années 1930) ou le Théâtre Al-Salam, coquille de béton victime des bulldozers de l'armée qui construit un hôtel avec accès privé à la plage, le collectif d'artistes Gudran (menacé lui aussi par le gel des financements étrangers) investit le vieil immeuble qu'ont prêté les héritiers de la société Behna films, créée par des Syriens d'Alep et qui fut l'une des plus importantes compagnies cinématographiques d'Égypte, entre les années 1930 et 1950. Dans un registre plus marchand, la compagnie Sigma rachète une trentaine d'anciens immeubles du centre ou de la corniche dans l'espoir de pouvoir les rentabiliser un jour en boutique hotels, galeries ou logements de luxe : •••

“Alexandrie doit jouer la carte de son identité, qui n'est ni celle des stations balnéaires de la mer Rouge ni celle de Dubaï.”

Karim Mahmoud, entrepreneur alexandrin



Hussam Rashwan, collectionneur et spécialiste des peintres modernes alexandrins.



La rue Nabi Daniel, artère emblématique du vieux quartier d'Alexandrie.

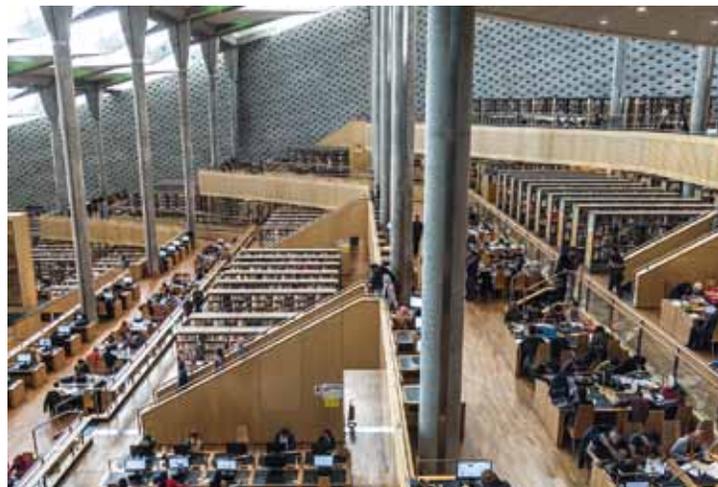
••• « *Alexandrie doit jouer la carte de son identité, qui n'est ni celle des stations balnéaires de la mer Rouge ni celle de Dubaï* », sourit Karim Mahmoud, l'élégant quadragénaire qui dirige les projets. En septembre, le ministère des antiquités a lancé les travaux de restauration de la grande synagogue Eliyahu Hanav (1850) qu'il finance à hauteur de deux millions de dollars. Même si les mauvaises langues y ont vu une ultime tentative de séduction de l'Égypte, alors candidate à la présidence de l'Unesco, le symbole est fort. De son côté, le Centre d'études alexandrines – laboratoire du CNRS – qui mène ses recherches archéologiques et documente l'histoire d'Alexandrie, organise des Journées du patrimoine rassemblant près de dix mille spectateurs : « *Une goutte d'eau peut-être, mais nous souhaitons donner aux Alexandrins l'envie de redécouvrir leur ville et ses mémoires multiples* », dit Marie-Dominique Nenna, la directrice. Parmi les spectacles proposés cette année, il y avait un documentaire tourné par Ahmed Nabil, de Rufy's Films, dans la boutique de chaussures d'un vieux vendeur arménien de la rue Fouad, « *l'un des très rares endroits qui restent avec cette odeur particulière de la vieille ville cosmopolite* », signale l'argumentaire. Il y avait aussi une pièce d'Ahmed Saleh et de Maher Sherif, *Raya et Sakina et Cavafy*, qui mettait en parallèle, dans les années 1920, la vie du poète homosexuel Cavafy dans la partie européenne de la ville et celle des sœurs Raya et Sakina, connues pour le meurtre de dix-sept femmes. Venues de Haute-Égypte, toutes deux habitaient une rue décriée pour ses mœurs relâchées, dans la partie ottomane d'Alexandrie. « *Deux types d'immigrés aux parcours diffé-*

rents, deux formes de marginalité, mais des personnages qui ont produit une histoire de la ville qui reste aujourd'hui dans nos mémoires », résume Ahmed Saleh.

Ce sont ces mêmes tueuses en série qui ont inspiré à Nael El-Toukhy *Les Femmes de Karantina*, que vient de publier Actes Sud. Le romancier de 39 ans a grandi dans la ville côtière mais vit au Caire où il traduit de l'hébreu et écrit pour *Mada Masr*. Aux antipodes de la cité mélancolique souvent décrite, son Alexandrie est rebelle et sauvage, terrain de jeux d'un « *syndicat du crime* » dominé par une dynastie de femmes. Banditisme, corruption, luxure et bigoterie y font très bon ménage, c'est drôle et féroce pour le pouvoir en place et les dévots obscurantistes : « *Je voulais une Alexandrie sans civilisation, sans la mer, sans les étrangers... Et sans cette nostalgie qui frappe tous mes amis d'ici* », raconte Nael El-Toukhy. Il a d'ailleurs donné rendez-vous dans un coffee shop moderne, tout près du large disque de béton qui abrite la très contemporaine Bibliotheca Alexandrina. Elle a eu 15 ans en octobre, héberge 2,2 millions de livres, accueille 1,2 million de personnes par an dans sa salle de lecture et ses musées. Pourtant, personne n'en a célébré l'anniversaire. « *L'économie est en crise, les gens n'auraient pas compris* », explique Khaled Azab, directeur de projets. Du coup, on s'est souvenu de ce qu'avait répondu son prédécesseur interrogé, au temps de Moubarak, sur les pouvoirs d'une telle « *vitrine des savoirs* » dans un pays pratiquant la censure : « *Même si l'endroit est sombre, pourquoi se priver d'une seule chandelle ?* » Alexandrie essaie d'entretenir la flamme. ☛



L'écrivain Nael El-Toukhy a imaginé une Alexandrie populaire, frondeuse et hors-la-loi dans son roman *Les Femmes de Karantina*.



Construite il y a quinze ans, la Bibliotheca Alexandrina héberge plus de deux millions d'ouvrages.